Georges n'était plus le dernier de sa maison.

Un fils ! Un rejeton pour perpétuer la noble race des Kerlor et des Penhoët !

Georges connut un de ces bonheurs qu'il est impossible de rêver.

Hélène, bien pâle, bien faible pourtant, portait une expression de joie surhumaine sur son beau visage que la souffrance avait contracté pendant de longues heures.

Sa félicité se doublait de celle de Georges. Elle remerciait ardemment Dieu qui venait de donner la suprême consécration à leur mariage, prouvant une fois de plus que Georges et Hélène étaient bien faits l'un pour l'autre et qu'ils s'étaient rencontrés à l'heure assignée par sa divine Providence.

L'orgueil la de douairière fut extrême.

La mère de Georges et de Carmen devenait aïeule.

Elle avait un petit-fils ! Un superbe garçon en qui revivraient les vertus de la famille, qui perpétuerait la gloire des ancêtres.

Quand il ouvrirait les yeux il regarderait sa grand' mère et il lui sourirait.

Dès ses premiers balbutiements de bébé, il joindrait aux noms de " papa et de " maman " le nom de mère'grand ", dont la vieille comtesse se montrerait si fière.

Combien la digne femme était récompensé de n'avoir finalement écouté que la voix de son cœur, au moment critique où la paix de sa maison pouvait s'anéantir à jamais à la suite du plus lamentable drame.

Elle avait cessé d'être comtesse pour redevenir mère ; elle avait l'immense satisfaction de voir le couronnement de son œuvre.

Georges et Hélène s'adoraient éperdument ; la naissance de leur enfant fixait à tout jamais leur bonheur.

Carmen était ravie.

Il avait fallu cet événement pour que ses lancinantes préoccupations fissent trêve.

Comme c'était bon d'être mère !

Comme ce petit être devait rendre la vie plus fortunée et chasser l'ombre d'une pensée impure !

La douairière demanda que le petit garçon fût appelé Jean.

C'était le nom de celui des Kerlor qui avait fait construire le château.

Jean de Kerlor, dans son berceau, au milieu des dentelles, dormait, ses petits poings sur les yeux.

Il semblait né pour vivre très heureux. Est-ce que tout ne lui avait pas souri dès qu'il avait fait son entrée dans ce monde ?

Le tendre souffle maternel qui l'enveloppait ne le protégerait-il pas contre tous les périls ?

Jean de Kerlor n'était-pas un privilégié du sort ? La vie serait-elle autre chose pour lui qu'un perpétuel enchantement ?

Il dormait, le cher mignon, à l'âge où l'on ne rêve pas encore.

Sa mère et sa grand'mère, ses deux anges gardiens, appelaient sur lui les bénédictions célestes.

Hélène goûta alors le repos dont elle avait tant besoin.

Le docteur, qui s'était installé à Kerlor en permenence, vit avec la plus grande satisfaction que tout marchait à ses souhaits.

La maman ne lui donnait plus aucune inquiétude ; Carmen avait passé la nuit auprès de sa belle-sœur ; le bébé était admirablement constitué et affirmait son droit à l'existence par de petits cris qui indiquaient le parfait fonctionnement de ses organes.

La nourrice était toute trouvée, Annette Kerjean, qui avait épousé Tanguy, le garde-chasse, l'année précédente, et qui se trouvait elle aussi, mère d'un robuste gars.

Enfin, toujours suivant les prévisions du bon docteur, M. de Saint-Hyrieix était debout, ne se ressentant aucunement des suites de sa tragique aventure.

La preuve que le diplomate était remis, c'est qu'il avait déjà dit :

—Je pars ce soir.

Et comme on s'étonnait autour de lui, il avait ajouté :

—J'ai des renseignements de la plus haute importance à communiquer au ministre des affaires étrangères.

Du moment où M. de Saint-Hyrieix parlait de l'arche sacro-sainte du quai d'Orsay, il n'y avait plus aucun doute à conserver ; il était absolument rétabli.

La comtesse douairière fut un peu alarmée.

—Mais, Firmin, dit-elle, vous allez commettre une imprudence. Ne pouvez-vous attendre quelques jours ?

Saint-Hyrieix redressa la tête, comme un homme qui porte dans son puissant cerveau les plus extraordinaires combinaisons politiques.

Il eut un sourire qui voulait en dire long sur les secrets dont il était dépositaire et il répondit :

—Impossible, ma chère comtesse ; le moindre retard serait préjudiciable à la France et me nuirait dans mon avancement.

Le Dr La Roche réitéra l'assurance que le diplomate était parfaitement en état de se rendre à Paris.

Personne ne présenta plus aucune objection. Firmin alla se renfermer dans sa chambre pour mettre ses notes en ordre.

Cette fois, il ne serait pas dérangé dans ce travail comme il l'avait été à bord du *Prins-Hendrik*.

Saint-Hyrieix devait quitter Kerlor vers deux heures de l'après-midi. On déjeuna en famille.

Georges et Carmen avaient manifesté l'intention de rester auprès d'Hélène ; la jeune mère s'y était opposée ; il ne fallait pas que Firmin fût délaissé au moment où il se préparait à s'éloigner.

Pendant le repas, M. de Saint-Hyrieix, après une longue conférence sur les constitutions européennes, s'écria sans beaucoup de transition :

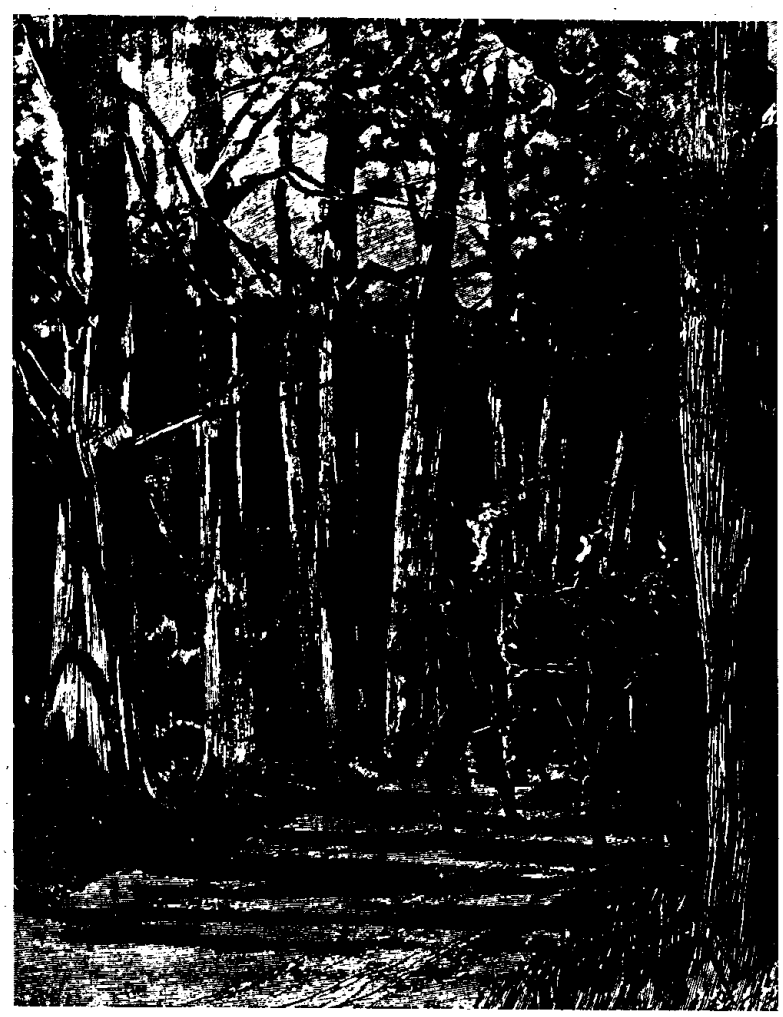
—On n'a toujours pas de nouvelles de notre ami ?

—Aucune, répondit M. de Kerlor.

—Je suis désolé de partir sans savoir ce que ce pauvre d'Alboize est devenu.

La désolation de M. de Saint-Hyrieix lui fut épargnée, car, au moment où il sortait du château, dans la voiture qui le conduisait à Brest, d'où il prendrait le train pour Paris, le capitaine d'Alboize apparut.

Saint-Hyrieix s'écria :



Le cortège apparaissait dans l'allée des chênes.—Page 764, col. 2

—Ah ! que je suis heureux, mon cher capitaine !

L'officier ne parvint à se dominer qu'au prix d'un violent effort. Il répondit :

—Moi-même, je redoutais un malheur.... Je vois que....

—Sauvé ! mon cher capitaine, et savez-vous par qui ? Par mon beau-frère Georges de Kerlor.... Il vous racontera comment le fait s'est produit.... Ah ! il était temps ! On a bien failli me perdre.

Robert était trop bouleversé pour remarquer avec quelle insistance M. de Saint-Hyrieix s'étendait sur sa diplomatique personne.

Firmin poursuivit :

—On vous racontera tout cela au château.

—Je venais prendre de vos nouvelles.... Je vous assure que je ne pouvais vaincre les plus affreuses appréhensions.

—Merci de cette sollicitude.... Je vous jure bien, mon cher d'Alboize, que j'ai été mortellement inquiet en pensant à vous.... Ma femme partageait mes transes à votre égard.... La chère enfant a couru également les plus redoutables dangers.... Enfin, nous sommes sains et saufs tous trois, c'est le principal.... Mais je n'oublierai jamais cette horrible catastrophe.

Saint-Hyrieix tendit la main à d'Alboize et il conclut :

—Aussi, quand on a triomphé ensemble de telles épreuves, l'es-